

ETC



Parutions

Sous la direction de Nicolas Goyer et Walter Moser,
Résurgences baroques, La lettre volée, Paris, 2001

Sous la direction de Marie-Josée Jean, catalogue *Le mois de la photo à Montréal 2001 : Le pouvoir de l'image / The power of the image*, Galerie Vox, Montréal, 2001, 233 p

Richard Bégin et Christian Larouche

Numéro 58, juin–juillet–août 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35300ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bégin, R. & Larouche, C. (2002). Parutions / Sous la direction de Nicolas Goyer et Walter Moser, *Résurgences baroques*, La lettre volée, Paris, 2001 / Sous la direction de Marie-Josée Jean, catalogue *Le mois de la photo à Montréal 2001 : Le pouvoir de l'image / The power of the image*, Galerie Vox, Montréal, 2001, 233 p. *ETC*, (58), 75–76.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

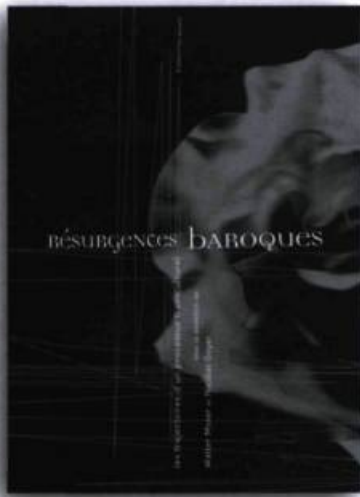
<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Sous la direction de Nicolas Goyer et Walter Moser,
Résurgences baroques,
La lettre volée, Paris, 2001.

Malgré la persistance de certains historiens de l'art à cantonner, épingle, voire maintenir le baroque dans les méandres esthétiques des XVI^e et XVII^e siècles, d'autres figures pensantes s'emploient depuis quelques années déjà à en questionner, en analyser et en étudier la pertinente contemporanéité. Question de paradigme théorique me direz-vous. Or, le baroque doit-il toujours être considéré comme un style limité à une époque ou doit-il s'instituer en une forme de pensée a-temporelle, intermédiaire et trans-historique ? Un choix qui n'en est pas un lorsqu'on constate le nombre élevé de publications s'intéressant aux phénomènes esthétiques, social et philosophique du néo-baroque (néologisme appliqué par certains et volontairement ignoré par d'autres) ou du baroque ré-inventé.

Dans cette même veine, un livre, *Résurgences baroques*, vient de paraître aux éditions La Lettre Volée. Il s'agit d'un volume regroupant les interventions d'un colloque homonyme s'étant tenu à Paris en mai 1998. En actualisant de la sorte la question du baroque, une question viendra irrémédiablement à l'esprit du lecteur potentiel : parle-t-on d'un retour au baroque dans le sens d'un important bond en arrière ? Walter Moser, qui co-dirige ce livre avec Nicolas Goyer, nous répondrait pertinemment que non; la notion de « résurgence » dont on discute ici serait, selon lui, le modèle de pensée le plus efficace, et le moins contraignant, pour cerner le phénomène culturel actuel.

Mais de quel phénomène parle-t-on au juste ? D'entrée de jeu, *Résurgences baroques* – *Les trajectoires d'un processus transculturel*, porte, à même son titre, la réponse à cette question : le baroque, bien plus qu'une expression artistique confinée à une époque révolue, agirait comme une puissance esthétique toujours-déjà là; soit comme un *modus operandi* artistiquement transversal et poétiquement intermittent. D'où la figure éminemment pertinente de la « résurgence », préférée avec raison à l'idée d'un retour au XVI^e siècle.

Dans son introduction, Walter Moser nous explique

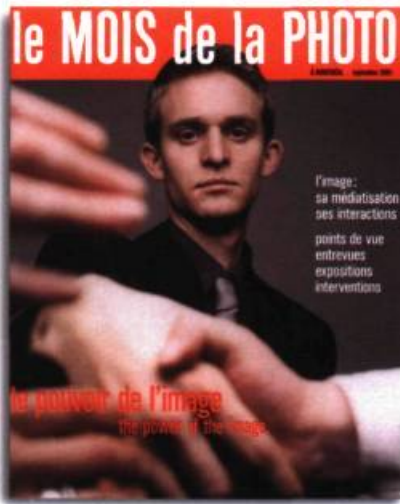
que le baroque n'a pas d'identité fixe et jaugée qui en permettrait la ré-activation et la répétition historique, mais une intensité esthétique qui, lorsque tous les éléments techniques, socio-historiques et politiques sont réunis, apparaîtrait dans la création artistique sous forme d'un éclatement des genres, des formes et des contenus. À ce sujet, l'auteur donne à titre d'exemple la mise en scène de l'opéra *Christophe Colomb*, par Peter Greenaway. La « toute-puissance de la masse esthétique du matériau » (Goyer) dans ses œuvres filmiques frappe le spectateur, littéralement ébloui par tant d'éclat.

Cette idée d'éclatement revient constamment chez les auteurs du présent volume. Qu'il s'agisse de la fragmentation allégorique dans l'esthétique du virtuel (Christine Buci-Glucksmann), de la multiplicité post-moderne qui permet de penser la *complication* comme « type de sensibilité » (Michel Maffesoli), ou de la pluralité mythique des récits latino-américains nous autorisant à remettre en question l'origine « simple » des littératures post-coloniales (Haroldo de Campos), tous contribuent à leur manière à faire transparaître la parenté esthétique, baroque dirions-nous, qui existe entre des domaines, des cultures et des pensées *a priori* fortement éloignées (autant formellement que géo-politiquement). Nous acheminons-nous vers une réflexion intellectuelle *mondialisée* ?

Cette réflexion sur la complexification du monde et le métissages de ses cultures pose d'emblée la question de la mémoire. À ce sujet, le texte de Javier Vilaltella, « Repenser le baroque depuis l'amérique latine », offre un point de vue des plus intéressants. Ce dernier envisage la situation mexicaine actuelle sous l'angle de la résurgence baroque, en appuyant sa pensée sur l'idée que l'art baroque est moins « art » qu'« image » fonctionnelle. La fonction (transversale) de l'image baroque serait ici de véhiculer une mémoire culturelle propre à ce que l'auteur nomme la « mexicanité ». Cette distance prise envers la *forme* baroque désamorce fort habilement l'habituelle et caduque dichotomie baroque/classicisme mise à jour par Heinrich Wölfflin, dans son livre *Renaissance et Baroque*. Appréhendé sous l'angle de sa pluridisciplinarité, le baroque offre une perspective sur la production culturelle selon le modèle d'une « pensée visuelle » (Mieke Bal); et non plus seulement péjorativement antithétique au « beau » modèle classique.

Comme on peut le constater, ce livre offre plusieurs entrées sur le phénomène de la résurgence baroque sans en confiner l'esthétique, la poétique et la rhétorique dans le créneau réducteur des « genres ». Qu'elle soit du domaine culturel, littéraire, politique ou cinématographique, la résurgence apparaît là où les ingrédients sont réunis. De ce fait, les auteurs ont divisé l'ouvrage en quatre parties distinctes : l'efficiency historique du baroque, transferts des Amériques, esthétiques et réinvention du poétique, spectacles : cinéma, vidéo et politique. Ce partage, même s'il semble segmenter plutôt qu'unir, offre l'avantage de démontrer le caractère mobile, voire migratoire de l'esprit baroque.

RICHARD BÉGIN



Sous la direction de Marie-Josée Jean, catalogue *Le Mois de la Photo à Montréal 2001 : Le pouvoir de l'image / The power of the image*, Galerie Vox, Montréal, 2001, 233 p.

Le centre de diffusion de la photographie Vox faisait paraître récemment le catalogue de la septième édition du Mois de la Photo, tenu à Montréal en septembre 2001. Ce catalogue, qui regroupe sous le thème du « pouvoir de l'image » les œuvres présentées ou réalisées dans le cadre de cet événement d'envergure internationale, se veut un lieu récapitulatif de la plurivocalité de la réflexion entamée sur le statut actuel de l'image. Et si nous disons « lieu récapitulatif », c'est que ce qui ne transparait pas toujours d'une exposition répartie sur plusieurs lieux, possède ici une puissance différente, un *pouvoir* autre – s'il est permis de jouer sur le thème même de l'événement – de lecture et d'interprétation des œuvres, de sorte que l'ambition première de l'exposition, qui était de questionner et de critiquer « les enjeux reliés à ces nouveaux pouvoirs de l'image », s'y voit cristallisée. Quelle image, en effet, et quel impact sur les individus et les collectivités ? Plusieurs intervenants (nous pensons entre autres aux textes d'Arthur Kroker et d'Ignacio Ramonet) rappellent qu'à l'ère de la globalisation, de la modernisation numérique et du télévisuel, l'image sert parfois ou abuse trop souvent des regards des uns et des autres. C'est donc cette *relation* que se proposait de mettre au jour le Mois de la Photo, ce qu'en retour son catalogue ne manque pas de faire en étudiant un premier aspect de cette relation, l'*interaction* des images, ainsi qu'un second, la *médiatisation* des images.

La pertinence des questions que ce catalogue couvre saisit de façon manifeste, et ce en grande partie grâce à l'intelligence et à la qualité de son montage, puisque d'entrée de jeu, l'image *frappe* de son pouvoir symbolique, avec cette photo d'Olivier Christinat en première de couverture, qui montre un homme donnant des poignées de main et regardant l'objectif. Mais ce n'est pas tant l'objectif qu'il regarde que *nous*, et *nos* mains qu'il serre. Toute la subtilité du pouvoir de l'image peut s'y comprendre, dans ce renversement du regard et dans la pression qu'elle exerce sur nous. Car l'image

n'est pas désintéressée, et loin d'être silencieuse elle est allusive, comme si ce n'était qu'en son tangible silence qu'elle ouvrait à une *interaction*. C'est alors à la capacité de l'image de « modifier le champ social » ou « d'aiguiller nos relations, notre regard sur le monde » que les artistes présentés dans ce catalogue s'intéressent. Parlant des œuvres de Christian Barré, Robin Collyer, Michel François et Natacha Lesueur, photographes invités à exposer dans le métro de Montréal, Marie-Josée Jean mentionne bien que la présence étonnante de l'image dans l'espace public « suscit[e] une curiosité, un doute, une opinion ou une réflexion » (p. 34), de sorte que l'image *agit* avec les gens et fait ressortir leur individualité propre. L'image publique se fait image privée, bousculant l'ordre des relations intersubjectives. Nous pourrions, à peu de choses près, dire la même chose des travaux d'Ann-Sofi Siden, d'Alain Declercq, d'Éric Madeleine et de Ken Lum ici présents, en ce sens qu'ils visent tous à faire revoir les limites de la norme sociale quant aux rapports intersubjectifs, ou à transmettre la capacité de voir autrement l'émergence des nouvelles identités collectives et individuelles.

Mais les possibilités de l'image ne se limitent pas simplement à une ouverture interactive à l'intersubjectivité, où le pouvoir de l'image résiderait dans ce retour du regard sur soi. L'image est aussi *médiatisation*, comme si elle était un lieu *entre*, un lieu où, d'une part, les frontières de la vie et du monde de l'image se croisent, et où, d'autre part, l'image se fait regard sur l'image. Car en tant que médiatisation, l'image se récupère elle-même pour présenter en un regard critique sa capacité d'être *autre*, de véhiculer autre chose qu'un code universel employé dans les rhétoriques hollywoodiennes, politiques ou publicitaires. C'est du moins ce que proposent des artistes tels que Luc Choquer, avec ses *Fragments du futur*, ou Karl Beveridge et Carole Condé, avec leurs *Political Landscapes Series*, dans lesquelles les poses rhétoriques couramment utilisées par les politiciens sont reprises par des figurants contestataires. Aussi, on ne peut passer sous silence cette section intitulée *Inferno* et *Paradiso* qui questionne, en présentant ces images de photoreporters qui furent pour eux-mêmes les plus difficiles à produire ou les plus gratifiantes à réaliser, la capacité actuelle des images à affecter celui qui les regarde; ou encore, les travaux de Susan Meiselas et de Shirin Neshat, qui interrogent la possibilité de montrer, à travers la médiatisation, le bouleversement des identités.

Vu l'ampleur de l'exposition du Mois de la Photo et de son catalogue, il serait quelque peu réducteur de parler encore vaguement de tel ou tel artiste ici nommé, ou bien d'élaborer sur d'autres que nous n'avons pu introduire. Cet avertissement vaut d'autant plus que c'est par la présence complexe d'une multiplicité des voix et des images que ce catalogue tire toute sa force critique et réflexive, qu'il tire tout son *pouvoir* de dire. Et ce n'est que par ce cheminement dans les échos de la totalité des œuvres qu'il regroupe qu'il réussit à nous faire comprendre enfin quelque chose du pouvoir de l'image.

CHRISTIAN LAROUCHE